



*Photo 2011, Jardin de l'Hôtel Dieu*

Toit, toi, mon Troyes ©

Le trottoir au soleil, Philippe DELERM.

Chez Gallimard. Nov.2010.

### La passagère. Page 81

La maison. Allure de pensionnat anglais devant, de cottage irlandais derrière. On y a entassé depuis des ans des strates de lecture et de création, des tableaux coup de cœur sans valeur marchande chinés dans les brocantes. Il y a des livres partout, dans les meubles, sur les tables basses, en piles sur le sol. On a dans le jardin, l'hortensia feuille de chêne devenu presque un arbre, et le vieux cognassier dont le tronc s'est fendu, mais qui continue à distribuer ses branches en forme de tonnelle. Au fond, les granges et le théâtre miniature. On a des amis qui passent, traversent tout cela, le vivent dans l'élan d'une soirée, avec les sensations qui doivent s'imprimer en eux, mais on parle, et ils parlent. Le flux tendu de la conversation est comme une espèce de pudeur nécessaire, on boit un peu, on rit.

Et puis il y a ma mère très âgée qui vient passer huit jours, de temps en temps. On parle moins, in vit près d'elle, on écrit, on dessine, on corrige les copies, c'est ça qu'elle aime. Se plonger dans notre vie, ne pas se sentir un poids pour les autres. Elle peut rester indéfiniment à lire dans un fauteuil, à regarder longuement toutes les affiches, à faire un tour de jardin avec ce pas rasant et lent imposé par l'arthrose aux genoux, mais qui semble si métaphorique de sa discrétion ravie. Elle effleure en pénétrant. Elle fait ce qu'on ne saurait imposer à ses autres invités, fussent-ils les plus proches : se taire et goûter le détail.

La maison attend cela. Enfin quelqu'un qui lit vraiment, qui regarde vraiment, qui justifie tout ce qu'on a gardé, tous les signes des jours, tous les signes des jours préservés, et jusqu'au rythme du présent. Bien sûr, on s'arrête d'écrire ou de corriger, on lui propose un thé, on bavarde.

Parfois, on l'emmène en voiture jusqu'au Bec-Hellouin. Elle adore regarder le paysage par la vitre, depuis qu'elle ne peut presque plus marcher. Mais on rentre assez vite, demain collège à huit heures, trois cours à préparer. Martine va faire du feu dans la cheminée, ma mère reprend un livre de Jacques Réda, interrompt sa lecture pour regarder les flammes. De tout le sens de notre vie, elle est passagère. Et maintenant qu'elle n'est plus là, la maison s'en souvient.

### Silence et trouble page 136.

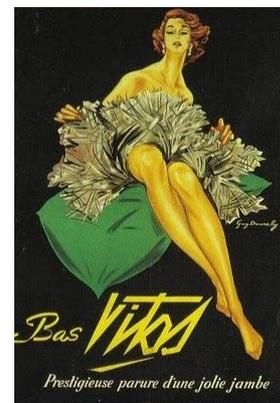
C'est le même enjeu, la même tension. Ça joue avec nos nerfs de la même façon. Menacés par l'ourlet, par le caché, par le montré, mais par le suggéré surtout, on n'est sous dépendance. Penauds et si contents de l'être. Ça nous fait de l'effet. Elles savent exactement comment, jusqu'où, jusqu'où ne pas.

Une poitrine encorbellée dans une robe châtelaine ou paysage, une cheville révélée à la descente d'une diligence, l'épaule découverte de Mme Récamier. Cela ne date pas d'hier. Dans mon adolescence, ça se passait beaucoup au niveau de la jambe, minijupes serrées. L'effraction d'une portière de voiture qui s'ouvre, le pied se pose sur le sol, le compas se déploie quelques secondes à peine. Entre assise et debout, elles avaient déjà le temps de jouer le scénario d'un demi-coup d'œil - le regard appuyé du voyeur bovidé c'est autre chose, ça n'a jamais fait partie de la mise en scène, c'est hors-jeu, c'est sans gêne.

Car il faut de la gêne, de l'informulé, de l'imaginaire bridé. Tout est dans les regards qui se savent et ne se croisent pas. Avec les ans, ça se déplace. La jambe par le bas laisse sa place aux hanches par le haut. Règne du pantalon bien sûr, règne parisien du Vélib' et partout de la bicyclette. Tee-shirt un peu trop court, jean taille un peu trop basse, infime déhanché dans la fonctionnalité du geste. A l'avant, c'est le nombril qui joue les stars. Entraperçu. Celui qui s'offre trop d'emblée n'a guère d'intérêt.

Toujours, l'émoi suscité est inversement proportionnel à la surface dénudée. Le caraco s'impose aussi, et les bretelles minces. Un abîme de différence entre celle qui tombe et celle qu'on a laissée tomber. Parfois, la suggestion est plus forte encore de ne rien découvrir, jupe très courte sur un jean, ou sur-chaussettes sur collant.

Toute cette électricité statique sur les trottoirs, dans les rues, par les places. Cela pourrait sembler trivial, et c'est comble du sophistiqué. Elles passent, rassurées de nous sentir fébriles. Et jamais rien ne sera dit du secret consenti bien avant la frontière du désir. Silence et trouble. Bien joué.



Au temps des grandes productions de Troyes.

Entreprise VITOS 42 rue de la Paix - 10000 TROYES -

Extrait du blog vendredi 7 Janvier 2011

<http://oeil-america2.blogspot.com/>